

CHAPITRE I

**CROISSANCE ÉCONOMIQUE
ET MONDIALISATION
(1870-1939)**

Fiche 1. Croissance et crises mondiales de 1870 à 1914

Mémo

1873-1896	Première « Grande Dépression ».
1929	Krach boursier de Wall Street.

Introduction

De 1850 à 1939, le monde entre dans l'ère de l'industrie et de la mondialisation*. Alors que les libéraux insistent sur les phases de croissance et l'accroissement global des productions, les tenants du marxisme mettent en avant les crises et la dégradation des conditions de vie des ouvriers.

Entre ces deux approches, quelle unité dégager de la période 1850-1939 ?

I. Une longue période de croissance ?

1. Les marques de la croissance

Mesurer la croissance économique est difficile. Le résultat varie en effet selon les critères de départ retenus. **Selon Angus Maddison, le PIB mondial double de 1870 à 1914.** De 1820 à 1914, les plus forts taux de croissance sont en Europe. Les États-Unis prennent ensuite le relais.

2. Les sources de la croissance

Plus encore que les mesures de la croissance, **les causes de cette croissance sont au centre d'interminables polémiques.** Pour Joseph Schumpeter, économiste autrichien, le capitalisme* se distingue des autres systèmes productifs car il est « non-stationnaire », impliquant un mouvement continu, « en détruisant continuellement ses éléments vieillissants et en créant continuellement des éléments neufs » : c'est la « Destruction créatrice » (→ Document). Selon Schumpeter, cet état de fait s'explique par une figure majeure, celle de l'entrepreneur qui permet sans cesse d'innover. Cela remet en cause les tenants de l'école dite classique (Ricardo, Malthus...) pour qui la croissance ne peut être que ponctuelle, l'économie tendant à retrouver rapidement un état stationnaire en raison de la baisse des taux de profits.

**Les raisons du succès du capitalisme selon Joseph Schumpeter
(*Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, 1942)**

Le capitalisme, répétons-le, constitue, de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir [...]. Le caractère évolutionniste du régime ne tient pas davantage à un accroissement quasi-automatique de la population et du capital, ni aux caprices des systèmes monétaires – car ces facteurs, eux aussi, constituent des conditions et non des causes premières. En fait, l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous éléments créés par l'initiative capitaliste [...]. Ce processus de Destruction créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter.

3. Les transformations du système productif

Chaque phase de croissance s'appuie sur différents ensembles de production et d'organisation du travail. Les années 1848-1873 se basaient sur l'usage du charbon comme source d'énergie, le développement du chemin de fer, l'emploi de l'acier et l'essor de l'usine comme centre productif, concentrant main-d'œuvre et capitaux. Après la première Grande Dépression, l'économie se relance à partir de nouveaux secteurs : chimie, électricité, automobile et voit naître le processus de travail à la chaîne (→ 6).

Cette croissance est donc une croissance qui ne reproduit pas le système à l'identique mais le transforme.

II. De crises en crises

I. Des crises multiples et variées

Les crises d'Ancien Régime étaient souvent réduites à un même schéma (de mauvaises récoltes engendrent une hausse du prix du grain et donc une diminution du pouvoir d'achat des populations amenant à une chute des productions manufacturières).

Le système capitaliste semble donner naissance à de multiples types de crises. Le premier krach boursier a lieu à Vienne en 1873 suite à l'éclatement d'une bulle spéculative immobilière, d'où l'étymologie germanique du mot. Les répercussions se font sentir à Paris et Berlin. En 1907, une crise de confiance agite la sphère bancaire aux États-Unis. La panique se propage dans tout le pays et les retraits par les clients de leurs dépôts provoquent faillites de banques puis

d'entreprises. En un an, les valeurs boursières chutent de 50 %. En 1923, la crise en Allemagne se distingue par une hyperinflation inédite.

2. La crise de 1929

→ 7.

3. À la recherche des « cycles »

Plutôt que d'opposer phases de croissance et périodes de crises, des économistes ont tenté, dans une approche systémique, de les intégrer dans un même ensemble, de les lier les unes aux autres. Ont ainsi été modélisés les cycles Juglar ou cycles des affaires, d'une durée de 8 à 12 ans, et les cycles Kondratiev de 50 à 60 ans, plus structurels.

Dès le début du xx^e siècle, économistes et politiques tentent de trouver des parades aux crises. Ainsi, la crise de 1907 fut à l'origine de la fondation de la Réserve fédérale aux États-Unis en 1913 (→ 7 également).

III. De l'Europe au monde

1. Une industrialisation différenciée

Le processus d'industrialisation touche inégalement les différentes régions du monde.

En 1914, près des deux tiers des productions industrielles mondiales viennent d'Europe ou des États-Unis. L'Europe connaît une forte croissance démographique, passant de 200 à 450 millions d'habitants de 1815 à 1914. Elle détient par ailleurs près des 2/3 de l'or mondial avec de grandes places financières (Londres, Paris, Berlin, Francfort). En Amérique latine, les premières industries se développent peu à peu. À partir de 1868, le Japon entre dans l'ère Meiji, une époque de modernisation accélérée sous l'impulsion de l'État. Le pays rattrape rapidement son retard et de grandes entreprises à base familiale y voient le jour (*zaibatsu*).

2. Flux et réseaux

Ces régions ne sont cependant pas isolées. Des flux importants les connectent : flux migratoires (de 1880 à 1914, près de 25 millions d'Européens quittent le continent, principalement pour l'Amérique), flux financiers (les actifs placés à l'étranger passent de 7 % à 20 % du PIB mondial de 1870 à 1914, valeur qui ne sera à nouveau atteinte qu'en 1970), flux de marchandises (multipliés par quatre dans le monde de 1870 à 1914).

Ces échanges sont facilités par la diffusion des politiques de libre-échange, comme en témoigne le Traité de commerce franco-anglais de 1860 qui abolit les taxes douanières sur les matières premières et la majorité des produits alimentaires entre les deux pays. Mais il faut aussi mettre en avant les progrès dans le domaine des transports (bateaux à vapeur assurant des lignes plus régulières, trains, automobiles, débuts de l'aviation...). Des infrastructures marquantes sont réalisées (canal Suez en 1869, canal de Panama en 1914).

3. Une mondialisation* inachevée

L'économie se pense à présent à l'échelle mondiale. Les crises sont internationales et relient les continents, signe de l'interconnexion en cours des systèmes productifs et commerciaux nationaux. La division internationale du travail se renforce : des pays se spécialisent dans certaines productions ou sont réduits à un rôle d'approvisionnement en matières premières (colonies). **La mondialisation* reste cependant inachevée. La séquence 1914-1939 témoigne qu'elle n'a rien d'irréversible** (repli en raison de la guerre puis de la crise économique → 4 et 7).

Mots-clefs

Capitalisme : système productif dans lequel les moyens de production appartiennent à des personnes privées.

Krach : effondrement brutal des valeurs sur un marché financier.

Mondialisation : « processus historique d'extension progressive du système capitalisme dans l'espace mondial » (Laurent Carroué).

Ressources

- Revue *Problèmes économiques*, hors-séries : « Comprendre le capitalisme » et « Comprendre les crises » (2012) : différents articles donnant à la fois des clés conceptuelles et des approches historiques.
- Michel MARGAIRAZ, « Histoire économique », in *Historiographies, I, concepts et débats* (2010) : une mise au point synthétique et de qualité sur le sujet.

Conclusion

Longue période de croissance entrecoupée de crises temporaires ? Situation générale de crise alternant avec des phases de croissance isolées ?

La période 1850-1939 reste dans tous les cas celle de la naissance d'un monde dont les différentes parties sont en cours d'interconnexion. C'est ce qu'illustrent les concepts d'économie-monde et de système-monde (→ 2 et 5).

Fiche 2. L'apogée de l'économie-monde britannique (1850-1914)

Mémo	
1850	40 % de l'industrie mondiale en Grande-Bretagne.
1914	50 % de la flotte maritime mondiale et 40 % des investissements mondiaux sont britanniques.
1931	Fin définitive du <i>Gold Standard</i> .

Introduction

Dès 1815, le Royaume-Uni est devenu la première puissance mondiale. Cette puissance s'appuie sur plusieurs piliers (finance, industrie, commerce). Durable et touchant tous les continents, elle est qualifiée d'« économie-monde ».

Cette notion d'économie-monde suffit-elle cependant à caractériser le monde britannique de 1850 à 1914 ?

I. Les attributs d'une économie-monde

1. Qui a inventé le terme d'économie-monde ?

L'inventeur du terme d'économie-monde est **Fernand Braudel**, un historien français spécialiste des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles mais qui s'est également fait connaître pour ses travaux portant sur de longues durées et ses nombreuses réflexions épistémologiques* dans sa discipline.

Dans sa thèse (1947), Fernand Braudel travaille à l'échelle de toute la Méditerranée. Par la suite, son regard se porte sur l'Atlantique et au-delà. Cela l'amène peu à peu à s'intéresser à la question des échanges internationaux, notamment commerciaux.

2. Qu'est-ce qu'une « économie-monde » ?

Pour Fernand Braudel, une économie-monde est une forme d'organisation qui s'inscrit dans l'espace. Dans son ouvrage fondateur de la notion publié en 1967 (*Civilisation matérielle, économie et capitalisme : ^{xv}^e-^{xviii}^e siècles*), il écrit : une économie-monde est « un morceau de la planète économiquement autonome, capable pour l'essentiel de se suffire à lui-même et auquel ses liaisons et ses échanges intérieurs confèrent une certaine unité organique ». Une économie-monde implique donc différents types de territoires : un centre, qui cumule

pouvoirs, connaissances et richesses et des zones périphériques de moins en moins développées en fonction de leur proximité au centre. Pour autant, elle n'est pas forcément mondiale mais possède simplement une unité interne.

3. Des développements ultérieurs

La notion d'économie-monde connaît un réel succès. De nombreux chercheurs s'en emparent, de différentes disciplines, comme Immanuel Wallerstein, sociologue évoquant un système-monde, étendant le concept d'économie-monde à l'ensemble de la planète. Les débats sont vifs par ailleurs pour décider de quelles ont été les premières économie-monde (Athènes ? Venise ?), leurs limites d'influences dans le temps et dans l'espace. Quant à elle, l'économie-monde britannique fait consensus : sa puissance est indéniable.

II. Les fondements de la puissance britannique

1. Une puissance financière

Le premier pilier de la puissance britannique est son secteur financier. Il assure plus de 40 % des investissements mondiaux en 1914 selon Youssef Cassis. La livre sterling, basée sur un étalon-or, est alors la monnaie internationale de référence.

De grandes banques forment l'assise de cette puissance financière, dans le quartier de la City à Londres (Barcalys, Lloyds) et dans les colonies (HSBC).

Walter Bagehot, rédacteur en chef de *The Economist* explique les raisons de la domination britannique dans un ouvrage de 1874

L'argent est le nerf de la puissance économique. Or, chacun sait que l'Angleterre est le pays où il y a le plus d'argent ; chacun admet que l'on peut y trouver beaucoup plus d'argent comptant, immédiatement disponible, que dans tout autre pays. Mais ce qu'on sait moins, c'est dans quelle proportion est plus considérable en Angleterre, que dans toute autre partie du monde, cet argent comptant, cette somme disponible flottante que l'on peut prêter à n'importe qui et pour n'importe quel objet [...]. On peut observer constamment l'effet de cette concentration. On vient nous emprunter et nous prêtons des sommes immenses qu'il serait impossible de se procurer ailleurs [...]. C'est ainsi que, grâce au concours de l'Angleterre, s'exécutent d'immenses travaux qu'on n'aurait même pas projetés si on n'avait compté sur ce concours.

2. Une puissance productive

Au milieu du siècle, le Royaume-Uni est l'« atelier du monde ». **En 1850, il produit plus de 40 % des produits manufacturés du monde.** Son poids est massif dans le domaine du charbon, de l'acier, du textile.

Au-delà des aspects quantitatifs, la production britannique se fait aussi connaître pour sa qualité et ses innovations. Le premier chemin de fer au Royaume-Uni date de 1825, le premier métro de 1863 et le début de l'électrification a lieu dès 1881.

3. Une puissance commerciale

Enfin, la Grande-Bretagne est une puissance commerciale sans rivale au tournant du siècle. En 1846, l'abolition des *corn laws* (loi sur les grains) qui restreignait la liberté de leur commerce sonne le coup d'envoi d'une ère de libre-échange*. Le Royaume-Uni négocie fermement avec ses partenaires pour les pousser dans cette voie (traité avec la France en 1860).

Pour assurer son hégémonie commerciale, Londres dispose de réels atouts. Le port de Londres est le plus moderne du monde. Il est le premier à utiliser des machines hydrauliques (1855), à s'équiper d'un dock électrifié (1880)... Plus globalement, **près de la moitié des capacités de transport maritime mondial sont entre ses mains.**

III. L'économie-monde britannique à l'épreuve du temps

1. Une puissance mondiale

Dès 1815, aux lendemains des guerres napoléoniennes et malgré la perte des colonies des États-Unis, la Grande-Bretagne possède un empire d'une taille jamais connue dans l'histoire du monde. Elle est présente en Afrique (Sierra Leone...), en Asie (Malaisie...), en Océanie (Australie...), dans les Antilles. Au cours du siècle, son influence s'étend en Afrique, notamment sous couvert de lutte contre l'esclavage (Kenya, Afrique du Sud) et en Inde. Les remises en cause sont rares (révolte des Cipayes en Inde en 1857) et vite réprimées. Réussissant à maintenir l'équilibre des puissances en Europe entre France, Allemagne, Autriche-Hongrie et Russie, sa suprématie est réelle.

Son influence s'étend au-delà de son empire (Égypte, Turquie, Amérique latine de manière plus ténue), tant sur les plans diplomatiques, financiers, commerciaux que culturels.

2. Recompositions

Peu à peu les colonies dites « blanches » (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Union sud-africaine) obtiennent des statuts leur accordant davantage d'autonomie (*dominion*) avant que le statut de Westminster (1931) ne prépare leur accession à l'indépendance.